

ECRIN LITTERAIRE

LES PETITS POIS

A MON CHER PÈRE

J'étais bien jeune encor ; un baiser de ma mère
Et je pouvais, loin d'elle, aller courir longtemps
J'en avais eu deux gros : car avec lui mon père
Vers des pays lointains me menait, dans ses champs.
Aux rayons du soleil, sur la prairie humide,
Nombreuses scintillaient les perles de la nuit ;
Sous les blés jaunissants, la fauvette timide,
Pour protéger son nid, s'en rapprochait sans bruit ;
Et moi, ravi, j'allais de la gerbe nouvelle
Aux épis encor verts, parlant, touchant à tout.
Alertes sont les pieds quand notre âme est si belle
Et qu'aucun de nos jours n'a connu le dégoût !

.

Dans les champs du voisin pendaient à leur verdure,
Déjà bons à manger, des pois, des petits pois !
Laisant là papillons, je franchis la clôture.
Arrêté : j'y reviens encore une autre fois.
" Sa mère " petite sœur, toute la maisonnée
" Aiment les petits pois, me dis-je, cueillons-en ;
" Sa mère, " petite sœur, faisons double tournée."
Et puis je choisissais : il y en avait tant !
Mains pleines, plein chapeau, je courus à "son père,"
Disant je ne sais quoi, commençant le festin.
" Eh ! d'où te vient cela, dit-il, d'un ton sévère,
" Ces pois sont-ils à nous ? Tu voles le voisin !
" File me les porter tout de suite à la place
" Où tu les a cueillis, car si pour toi j'y vais..."
Il n'était pas prudent de braver sa menace :
Je me conformai donc au jugement sans frais.
Qu'il fut sage mon père en parlant de la sorte !
Jeune encor, je compris l'existence des lois ;
Et quand le bien d'autrui, le faux diable à la porte
Ensemble me tentaient : " Fi donc ! des petits pois !"
MAXIMILIEN COUPAL.

St Michel Archange.

DEUX MÈRES

Sous un toit vermoulu, dans un palais doré
Deux femmes du même âge attendent un bel ange :
L'une, dans un vieux drap, qui servira de linge,
Enveloppe son fils sans avoir murmuré.
L'autre, dans son boudoir largement aéré,
Ne semble pas jouir d'un bonheur sans mélange ;
Pour le Dieu de bonté, sa lèvres est sans louange
Quand sur le berceau blanc, on porte son André.
Fille d'un esprit fort, la noble vicomtesse
Sait que son jeune époux a pris une maîtresse
Et ne sachant prier elle lit un roman.
Mille fois plus heureuse est la pauvre ouvrière
Qui, pour garder l'amour du laborieux Jean
Dans sa naïve foi lance à Dieu sa prière.

CAMILLE NATAL,

Paris.

Pensée

Pour qui n'aime pas la vérité son langage
est incompréhensible.

LA CLOCHE DE LOUISBOURG

D'un petit bourg au bord des flots
Revient la reine d'harmonies.
Sonnez bourdons, cloches bénies,
Sonnez bourdons, sonnez grelots !

Il faut à la foule charmée
Qui paya l'or de ta rançon
Faire entendre ta voix aimée
Qui de cent ans n'émit un son.

Parle-nous des côtes bretonnes
D'où la Fortune t'exila,
Redis-nous les jours monotones
Que tu vécus, captive là ;

Comme tu chantais les baptêmes,
Ou pleurais des glas désolés
Sur les morts rigides et blêmes,
Ou semais des rires perlés

Sur les pas de la mariée.
Dis, comme de ton emploi saint
La guerre te prit, extasiée,
Pour tinter le sanglant tocsin.

Plus de cent ans, tu crus peut-être
Que tous les Français étaient morts
Ou qu'ils avaient tous cessé d'être,
Ou généreux ou sans remords !

Ne restât-il qu'un fils de France
Libre sous un ciel étranger,
Il mendierait ta délivrance,
Il serait là pour te venger !

Mais dix mille auront souvenance,
On te demandera pardon ;
Chez nous tu reverras la France,
Clochette, qu'on t'aimera donc !

Ainsi nous ferons l'oubliance
D'un passé de haine et de sang ;
Montréal te fête d'avance,
Reviens voir des Français d'antan.

D'un petit bourg au bord des flots,
Revient la reine d'harmonies.
Sonnez bourdons, cloches bénies,
Bourdons sonnez, sonnez grelots !

JULES LANOS.

Halifax.

Pensée

L'énergie grandit l'homme au delà de ce
qu'il est par nature.